

Il sirotait sa tasse de café en levant le petit doigt comme il le faisait toujours. On voyait qu'il réfléchissait, qu'il prenait son temps, cherchant les mots qui sauraient convaincre cette paysanne plus butée que trois baudets. À présent, il fixait le fond de sa tasse vide qu'il faisait tourner entre ses doigts aux ongles impeccables. Enfin, il se racla la gorge et tenta le tout pour le tout : « En trente ans de carrière, je n'ai jamais eu un élève aussi brillant que lui. Qu'il n'aille pas au lycée me serait un crève-cœur. Et mon plus grand bonheur serait de le voir me remplacer un jour. »

Et comme la mère continuait à marmonner : « Non, non... », il tira de sa poche un mouchoir blanc très fin, le déplia lentement, se moucha sans bruit, tamponna ses narines en un geste d'une élégance étudiée avant de poursuivre : « Je répugne à parler de moi, mais aujourd'hui... »

La mère cessa ses mouvements de tête pour le regarder fixement. Un secret ? Un de ces secrets qu'elle pourrait répéter à la boulangerie du village ? Comme il se taisait, elle tenta :

- Quoi, *aujourd'hui* ? dans l'espoir de le remettre en route.
- Mon père est mort en août 14, aux premiers jours de la guerre. J'avais 10 ans. Moi aussi je suis un pupille de la Nation, voyez-vous. Il n'y a pas de honte à cela, bien au contraire, croyez-moi. L'Allemagne m'a pris mon père, la France m'a permis de devenir ce que je suis. Alors vous... vous... Enfin voilà, je vous le demande comme un cadeau. Si vous ne le faites pas pour lui, faites-le pour moi. Je vous en prie, Madame.

Et en guise de conclusion, il ôta ses lunettes, déplia derechef son mouchoir et fit mine de s'essuyer les yeux.

(à suivre)